LE PROFESSEUR CHARLES R. EASTMAN.

Après un procès aux péripéties intéressantes M. Charles R. Eastman, le populaire professeur de l'Université de Harvard, a été acquitté par un jury de Cambridge, Massachusetts. Il était accusé d'assassinat avec préméditation de son beau-frère, Richard H. Grogan, l'après-midi du 4 juillet 1900, dans un match de tir sur la propriété d'Alvin Clark, le célèbre fabriquant de lentilles et le père de Mme Eastman et de Mme Grogan.

A cause de la distinction des familles et des circonstances de l'affaire ce procès a excité un vif intérêt dans toutes les parties du pays.

TEMPERATURE

Du 29 mai 1901.

Thermomètre de S. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal Entre Carondelet et Baronne

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	78	25
Midi.....	88	31
3 P. M.....	86	30
6 P. M.....	76	24

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 29 mai —Indications pour la Louisiane—Temps—ondées et plus frais dans la partie nord jeudi, beau au sud; vents frais du sud-est.

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION BUREAU", 202 MAIN STREET.

LE RAPPEL DES Troupes allemandes.

Plus on suit d'un regard inquiet, attristé les agissements des nations européennes en Chine, plus on reste stupéfait des fautes énormes, impardonnables que l'on y a commises, de gaîté de cœur, sans se préoccuper des terribles conséquences qui pouvaient en résulter. Comme la maladroite et stérile invasion à laquelle nous assistons depuis longtemps et que l'on avait osé décorer du titre de croisade n'était inspirée et dirigée que par le plus étroit égoïsme, on s'était bien gardé d'en confier sérieusement le commandement à une quelconque des nations intéressées.

Chacune d'elles se méfiait de ses voisines, et au moment même ou elles nommaient ou reconnaissaient un généralissime, elles prenaient toutes les mesures imaginables pour lui enlever toute autorité et paralyser tous ses actes.

Il y a trois jours à peine, nous trouvions dans une de nos dépêches le récit d'une déclaration faite par un homme qui devait connaître à fond la situation et savoir ce que valait le titre de généralissime dont on avait affublé le comte de Waldersee; car c'était non seulement, mais aussi le président de la Banque Russo-Chinoise.

A ce propos, le Prince Oukhtomsky, s'exprimait ainsi: "Tout le monde, à Pékin, comprend bien l'inutilité de la position du général Waldersee. Il n'a aucune autorité et ne peut rien faire. Avec un peu d'habileté il y avait pourtant là un beau rôle à jouer pour les Allemands, et ils comptaient bien le remplir".

Comme le dit le Prince "c'était là le sujet de toutes les conversations à Pékin, et les Allemands ne cherchaient pas à dissimuler l'objet de leur mission ou de leurs ambitions, comme on voudra."

Tous regardaient déjà ces vastes territoires convoités comme une colonie allemande. Le fait semblait être inévitable.

Mais voici que soudain, tout cet échafaudage d'ambitions s'écroule. Si nous en croyons les dépêches d'hier matin, l'empereur Guillaume rappelle ses troupes, ainsi que le général Von Waldersee, et ce qu'il y a de plus étrange encore, ce rappel se fait aux applaudissements de l'opinion publique allemande et les journaux militaires font eux-mêmes chorus avec les populations. Que s'est-il donc passé? et le prince Oukhtomsky s'était-il trompé quand il nous apprenait que les Allemands étaient bien déterminés à rester en Chine et à conserver un territoire peuplé de trente cinq millions d'âmes? Non; mais Guillaume II avait fait un calcul. Il s'était imaginé qu'il lui suffirait de s'emparer de Pékin avec quelques bataillons pour être maître du pays. Il commettait une énorme erreur. Il ignorait la ténacité sans égale et la force de résistance des Chinois. Ils peuvent bien céder, se retirer devant la supériorité des hommes et des armes et laisser passer le torrent, mais ils se reforment ensuite et menacent d'envelopper les vainqueurs, et tout est à recommencer.

Les Chinois n'abandonnent jamais la partie, comme le disait justement le prince Ouktomsky; ils n'oublient et ne pardonnent jamais. La crainte leur est inconnue. Le fatalisme est trop puissant chez eux. Peu leur importe le sacrifice de milliers et milliers d'hommes. Rien ne leur coûte pourvu qu'ils puissent se venger. C'est ce qu'ignorait l'empereur Guillaume et qu'il commence à comprendre. Il sent que la partie est perdue et il se retire.

La déception est cruelle, mais l'illusion est tombée, la vérité éclate à la fin et il lui faut y céder.

Ce qu'il y a de plus malheureux dans toute cette affaire, c'est que la situation est aujourd'hui pire que jamais, et que les Chinois sont dans un état d'irritation plus dangereux qu'ils ne l'étaient il y a six mois. Comment tout cela finira-t-il? Dieu seul le sait. Il y a tant à redouter de populations aussi fanatiques et aussi vindicatives que celle du Céleste Empire.

LA LIGUE DES ROIS.

A l'occasion du krach financier de New York, il est intéressant de lire une étude de M. L. de Norvins dans la "Revue" (ancienne "Revue des Revues") sur les grands manieurs d'argent du monde, les rois du métal et les auteurs de toutes sortes de syndicats. Voici un joli portrait de M. Charles Schwab, qui se trouve à la tête du grand trust de l'acier, aux appointements de "cinq millions de francs par an:"

Son histoire tient du roman. Il y a vingt-deux ans — il en avait alors dix — il aidait à conduire les chevaux de la diligence allant de Loretto à Cresson, aux Etats-Unis. Alerte, résolu au possible, il happa quelque instruction assez pour entrer comme garçon épicier dans un magasin de Braddock, en Pennsylvanie. Dix francs par semaine, le gîte et le couvert. Pour ces maigres gages, on exigeait de lui un travail assidu de toute la journée. Sa nuit appartenait même à son patron; il couchait dans la boutique pour la garder. Quand il avait de loin en loin une heure de répit, il allait la passer dans la fabrique d'acier à proximité de l'épicerie. Ce que l'on faisait dans cete usine le fascinait. En 1880, à sa grande joie, il y est admis avec cent sous de salaire par jour. Il faisait une besogne secondaire; mais il voyait, observait ce qui se passait autour de lui, il s'intéressait aux travaux qui s'y exécutaient.

Au bout de sept ans, il avait, comme on dit, fait son trou. Mis à la tête d'un service et chargé de la construction d'une usine, il fit preuve d'habileté et s'en tira si adroitement, que l'usine devint la première du monde, pour la construction des billes de railway, des charpentes de bâtiments, des ponts, des chaudières, des blindages de navire, etc. En 1889, il est appelé à l'inspection générale des ateliers d'Edgard Thomson, à Braddock, les mêmes où, neuf ans à peine auparavant, il écarquillait les yeux devant les merveilles métallurgiques qui s'y enfantaient.

La Compagnie fondée par Andrew Carnegie avait les regards fixés sur le nouvel inspecteur général. Les Américains savent distinguer un homme. Charles Schwab—M. Schwab, comme on l'appelle maintenant—était évidemment une intelligence hors de pair. Son heure décisive ne tarderait pas à sonner. Il ne l'attendit pas longtemps. En 1892, il entre dans le conseil des administrateurs. En 1896, il en est élu président avec un traitement de 50,000 dollars et 3 0,0 d'intérêt dans les affaires.

Le petit postillon de Loretto, le garçon épicier de Braddock n'a aujourd'hui que trente neuf ans. Le trust coalisé lui confie la direction matérielle de toute l'entreprise. Il a sous ses ordres 396,000 ouvriers et employés, ou plus exactement, en comptant tous ceux qui dépendent des divers services du monopole de l'accaparement, une population de 2,000.000 d'individus. Dans ces conditions, il peut être comparé au chef d'un Etat. Tout naturellement, ses bénéfices ont augmenté avec sa position. On affirma qu'il touche dès maintenant, 5,000,000 de francs par an, sans les pour cent dans les opérations.

Un Nouveau Drame.

Le succès de "Quo Vadis" n'est pas encore épuisé qu'on annonce l'apparition d'un autre drame dont Néron est encore le héros. Ce drame, que vient de publier un libraire de Milan, occupe tous les journaux italiens et l'on ne saurait s'en étonner, puisqu'il a pour auteur M. Arrigo Boïto. On sait que Boïto, après s'être fait un nom comme critique musical, puis comme compositeur d'un "Mefistofele" qui est resté au répertoire de toutes les scènes italiennes, a brusquement renoncé à la musique et a mis au service d'autres compositeurs ses talents de poète et d'auteur dramatique. Il a écrit pour Ponchielli le livret de "Gioconda", pour Verdi, celui d'"Otello", sans parler de plusieurs autres qu'il a encore fournis à de moins illustres musiciens. Il travaillait depuis longtemps à une grande tragédie historique sur le règne de "Néron"; cette tragédie est achevée depuis peu, et l'auteur en a donné lecture, pour la première fois, il y a quelques semaines, dans une réunion intime à laquelle assistaient MM. d'Annunzio, Giacosa, et plusieurs autres notabilités des lettres contemporaines. Les comptes rendus publiés jusqu'ici par les journaux italiens paraissent un peu confus, et il serait difficile de se faire, d'après eux, une idée très nette de cette tragédie. Mais ce qu'on peut affirmer, c'est que M. Boïto ne ne partage en aucune façon la manière de voir des écrivains, assez nombreux aujourd'hui, qui se font une élégance paradoxale de réhabiliter Néron. Comme dans *Quo Vadis* les persécutions contre les chrétiens, les jeux infâmes du cirque, l'incendie de Rome, toutes les horreurs de ce régime abominable revivent dans la tragédie italienne, et M. Boïto paraît les avoir retracées de la façon la plus émouvante. Mais, tandis que M. Sienkiewikz s'est borné à faire de Néron un prodigieux névrosé abandonné à tous les caprices de son orgueil, de son imagination dévergondée et de ses passions monstrueuses, M. Boïto a eu l'idée, beaucoup plus dramatique, d'en faire une sorte d'Oreste dévoré de remords, incessamment hanté par les Erynnies vengeresses, expiant dans l'épouvante le meurtre de sa mère et jeté dans toutes les folies, dans tous les assassinats, dans tous les sacrilèges par le besoin de s'étourdir et d'oublier son premier crime. Dès la première scène, on voit l'empereur errant sur la voie Appienne, à la tombée du jour, croyant à chaque instant apercevoir un spectre et entendre des voix qui lui reprochent son parricide. Cette terreur le suit d'un bout à l'autre de la pièce, au temple de Simon le Magicien, dans les jardins du Palatin, dans les souterrains du cirque où il va compter les cadavres, sur la terrasse de son palais, tandis qu'il contemple l'incendie de Rome, au théâtre pendant qu'il mendie les applaudissements du peuple, jusqu'au moment où il meurt enfin parmi les malédictions des spectres de ses victimes.

LES PELICANS.

Les pélicans dont je veux parler ne sont pas des mammifères comme le pélican de Musset. ["Et regardant couler sa sanglante mamelle...."] Ils ne ressemblent pas non plus aux fades pélicans blancs du Jardin des Plantes, espèces d'oies obèses, qui ont toujours le jabot sale. Non, les miens—les seuls esthétiques—sont ceux qu'on appelle pélicans bruns des Antilles. Ils ont le même goître que les pélicans blancs; mais leur corps est moins lourd, moins difforme; leur bec, aussi long, est plus mince; avec eux, l'on monte du percheron au pur-sang anglais. Et ce ne sont point des miniatures de pélicans: quand j'étais au rio Coclé, mon ami B. de M. en a tué un qui mesurait plus de deux mètres d'envergure.

La première fois que j'eus l'honneur de rencontrer le pélican brun, ce ne fut pas aux Antilles, où j'avais pourtant passé, ce fut au Venezuela, dans le port de Carupano. Le paquebot mouillait assez loin du rivage. En face de moi, je voyais la petite ville: une seule rue qui montait, bordée de maisons sans étages, peintes en vert, en rose, en bleu de printemps. Ça et là, entre elles, des cahutes en terre sèche faisaient des cubes sombres. Un tramway fou grimpait la rue, tout cabossé, oxydé comme une casserole jetée au tas d'ordures, traîné par une mule, conduit par un cocher à la poitrine nue, mais chaudement feutrée de crasse. Quelques passants et quelques vautours.

Les montagnes, de tous côtés, dominaient la petite ville et la rapetissaient encore. Très abruptes, des arbres les escaladaient pourtant, mais gris et qui semblaient de pierre. Les aloès dardaient leurs grands javelots immobiles sur des places d'argile rougeâtre. On eût dit des armes plantées dans un sol sanglant.

Plusieurs blocs énormes de roc brun encombraient le port, à gauche. Au sommet de ces blocs des cactus "doigts de mort" montraient on ne sait quoi dans le ciel durement bleu.

Soudain de grandes ombres passèrent très haut, allongées en un vol droit.

—Des pélicans, dit près de moi un passager. Suivant la côte, ils tournèrent un cap et disparurent vers le pays sauvage.

Deux jours après, je vis, cette fois, un pélican pêcher. J'étais descendu à La Guyra, c'est La Guyra l'escale incandescente par excellence. Les voyageurs venant d'Europe doivent y attraper leur première insolation. Pourtant, ce jour-là, cette Guyre me parut fraîche comme une plage de Normandie. Sous le ciel couvert, un fort vent du Nord soufflait, et j'eus l'idée de partir à pied pour Macuto, station balnéaire située à une lieue de la ville. A ma droite, la sierra de Caracas, s'escarpait, grise et hérissée d'aloès; à ma gauche, moutonnait la mer verte et blanche. Au-dessus d'une crique, j'aperçus un grand oiseau brun foncé qui planait. Il semblait guetter la vague. Tout à coup, il s'abattit, le bec en bas, le cou vertical, comme s'il avait, littéralement, du plomb dans la tête et que ce plomb l'entraînât. C'était un pélican qui s'occupait de son déjeuner.

Il en fut satisfait sans doute; car, lorsque je repassai, je le retrouvai au même endroit et il ne plongeait plus: béat, il se laissait flotter sur l'eau mouvante, cygne sombre au bec démesuré.

Un peu plus tard, les pélicans devaient devenir pour moi un élément important du paysage. Nous étions—pour cinq longs jours—à l'embouchure du rio Niguel, un petit fleuve de la côte septentrionale de l'isthme de Panama. Sur la rive plate, entre le rio, la mer et un marais où les grenouilles-taureaux charivariaient la nuit, nous attendions qu'une barque vint nous prendre. Nous attendions en mangeant des conserves de saumon de Californie peu frais et en buvant de l'eau non potable—ce qui ne charmait pas l'attente. Il y avait dans le toit de notre rancho un nid de poux de bois à l'intérieur et cinq nids de guêpes à l'extérieur. Des averses diluviennes flagellaient la terre tiède. J'étais malade. Je m'ennuyais parfois. Mais, quand le temps s'éclaircissait, j'avais une distraction. Deux pointes de sable, comme des pinces, serraient l'embouchure rétrécie du rio; et au bout d'une de ces pointes, à l'endroit où la vague brisait, une bande de pélicans se faisait doucher.

Sous la lourde chaleur, graves, se dandinant un peu, bêtes et paresseux comme des hommes du pays, ils regardaient, pendant des heures, les fusées d'eau s'écraser sur leurs ventres.

Mais c'est encore le vol qui sied le mieux à ces oiseaux massifs; et la plus belle apparition de pélicans dont je me souvienne, j'en jouis un jour où nous revenions à pied, par la plage, du rio Mosquitos au rio Coclé. Ils n'étaient que trois. Ils volaient assez bas, en triangle. Leurs cous immenses aux becs tendus en avant comme des lances étaient perpendiculaires à leurs envergures. Leur vol, très rapide pourtant, restait silencieux. Le soleil qui déclinait—qui tombait, pourrait-on dire, puisque c'était sous les tropiques—leur dessina des ombres géantes. Les ailes de ces ombres touchaient, d'un côté, les premiers raisiniers de la forêt, et, de l'autre, les premières vagues de la mer.

Les pélicans, cachés à un tournant de la côte par la ramure avançante d'un arbre, disparurent quelques secondes avant leurs ombres. Et un voyageur, qui à ce moment précis, eût aperçu ces oiseaux, se fût demandé, en levant les yeux au ciel avec surprise, quel nuage étrange traînait sur la grève, si vite, ce voile obscur et déchiré.

L'eau constitue trois quarts du système.

Si ces trois quarts sont en bon état—bon!

L'eau d'Abita protege contre tous les dangers.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Attraits puissants au Parc Athlétique, tous les soirs. La troupe métropolitaine y donnera "Martha" jusqu'à la fin de la semaine.

WEST END.

Programme nouveau tous les soirs au West End: musique, vaudeville, vitascope, etc.

MOTS POUR RIRE.

Mme X...., très belle, passe pour être fort sage.

—Que feriez-vous, lui demandait C...., si quelqu'un vous parlait d'amour?

—Je le tuerais répondit-elle.

—Ah! je suis mort! s'écria-t-il.

On parle d'un léger tremblement de terre qui a mis en émoi une petite localité du Midi.

—Vous devez avoir joliment eu peur?

—Oui, mon bon, mais la terre tremblait encore plus que nous.

L'eau d'Abita est la meilleure! Pourquoi? Abita veut dire santé

L'ABEILLE —DE LA— NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$3.00..Un an | $1.60..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 9 Commencé le 21 mai 1901

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

PREMIÈRE PARTIE.

VII

Suite.

Cette touchante manifestation se prolongeant, Villeroy perdait un peu la tête. Il était ivre de joie et il avait oublié que sa femme et sa fille, restées à la maison, attendaient, fiévreuses, le résultat de la séance du conseil.

Il connaissait ce résultat depuis un quart d'heure lorsqu'il se souvint d'elles.

—Il faut que je rentre, dit-il à Bonafous; chez nous on a hâte de savoir.

—Je vous accompagne, fit l'organiste. N'est-il pas juste que je sois le premier à féliciter Ninette.

Ils se mirent en route, bien loin de se douter qu'ils avaient été devancés. Au moment où du haut du perron de l'hôtel de ville, le conseiller municipal annonçait la bonne nouvelle, ils n'avaient pas vu Julien Rédier se détacher vivement du groupe dans lequel il était jusque-là resté avec eux et s'éloigner à grands pas dans la direction du lac.

Pauvre Julien. Quand tout le monde applaudissait et se réjouissait, lui ne trouvait en son cœur que sujets de tristesse et de larmes.

Ce que les autres appelaient une bonne nouvelle le désespérait en brisant les espérances auxquelles, ne consultant que lui-même il s'était imprudemment abandonné. Détruites et flétries, maintenant ses espérances, à l'eau ses projets. Ninette aller quitter Annecy, et peut-être pour n'y jamais revenir.

Paris l'appelait et l'attendait. A Paris, lancée dans une carrière nouvelle, elle oublierait les compagnons de sa jeunesse; elle cesserait d'entendre battre les cœurs où cependant son image, qu'elle fût près où qu'elle fût loin, se dresserait toujours. Quoi de plus torturant et pourquoi ce qui fait la joie des uns fait-il la douleur des autres?

Cependant, quoique bien malheureux, Julien avait voulu être le premier à annoncer à Ninette le grand événement. Il lui était doux de lui faire plaisir et il pressait le pas afin que personne n'arrivât avant lui.

Il pressait le pas, étouffant ses larmes, s'essayant à courir et se demandant s'il oserait, au milieu de circonstances si graves, parler encore de son amour.

En moins d'un quart d'heure, il eut fait la presque totalité du chemin. Des bords du lac qu'il venait d'atteindre, il aperçut tout à coup, un peu plus loin, Ninette debout au seuil de son jardin, les yeux tournés du côté de la ville.

Comme il se rapprochait, elle le vit et quoiqu'ils fussent encore assez éloignés l'un de l'autre, il comprit que toute fiévreuse de sa longue attente, elle l'interrogeait du regard.

Alors, d'un mouvement héroïque, il prit son chapeau, et l'agita joyeusement en criant d'un accent que brisaient les larmes:

—Victoire! Victoire! La pension est votée.

Ninette lui fit écho. Se tournant du côté du jardin sans changer de place, elle criait à son tour:

—Maman! maman! la pension est votée.

Un court silence suivit et dans ce silence, comme Julien rejoignait sa petite amie, s'éleva la voix d'Estelle Villeroy qui, de la maison, répondait:

—Elle est votée! Elle est votée! Ah! mon Dieu. Je vais venir....J'endors ton petit frère.. Mais est-tu sûre? Comment sais-tu?

— C'est M. Julien qui me l'annonce. N'est-ce pas, monsieur Julien, que c'est vrai?

— Oui, oui, c'est vrai, madame Villeroy. Il y a eu sept voix de majorité. Mademoiselle, reprit-il, la poitrine oppressée, des pleurs pleins les yeux, sans entendre les remerciements qu'Estelle lui envoyait de loin, j'ai voulu que vous l'apprissiez par moi avant de l'apprendre par d'autres.

—Merci, fit-elle en lui tendant la main.

Tout tremblant, il prit cette petite main dans la sienne qui était brûlante et dont le contact révéla à Ninette toute l'amertume du chagrin qu'il s'était cependant bien promis de lui cacher.

Ils restèrent ainsi, la durée d'une minute, se dévisageant.

Puis il interrogea:

—Cette nouvelle vous réjouit, n'est-ce pas?

Toute triste, elle répondit:

—Puis-je vous l'avouer quand je vois qu'elle vous rend malheureux?

—Eh bien! c'est vrai, je suis bien malheureux. Mais, comment ne pas l'être, alors que vous allez partir pour longtemps? Reviendrez vous jamais? Pardonnez-moi mademoiselle Ninette. J'aurais mieux fait de laisser à d'autres le soin de vous avertir.

—Vous auriez eu tort, répliqua-t-elle vivement. Peut-être votre peine sera-t-elle allégée quand vous saurez que je la partage.

— Vous la partagez! C'est bien humain à vous de me le dire. Mais, si vous la partagez, pourquoi partez vous?

—Pourquoi je pars? Ne le devinez-vous pas? N'est-ce pas mon devoir que j'accomplis en partant? On me prédit un bel avenir. Ai-je le droit de m'en détourner et de fuir l'occasion qui m'est offerte de venir en aide à mes parents? Ils sont pauvres. Ils se saignent aux veines pour élever leurs enfants. Et quand je peux leur rendre une petite part de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont à faire encore, je refuserais! Je ne suis pas une fille dénaturée, monsieur Julien.

—Pour prouver que vous ne l'êtes pas, est-il donc nécessaire d'aller courir les aventures? N'y a-t-il pas d'autres moyens?

—Lesquels? demanda Ninette.

—J'ai une bonne place. Mon père a du bien et je suis son héritier. En m'épousant vous donnerez un fils à vos parents, un protecteur à votre sœur et à votre frère et puisque une fois mariés, nous serions riches, vous et moi, ils le seraient aussi.

—Oh! monsieur Julien, quel que soit votre courage, la charge serait bien lourde.

—Qu'importe son poids, s'écria-t-il fièrement, si je suis de force à le porter. Mademoiselle Ninette, continua-t il, réfléchissez; il en est temps encore. Je vous aime, je vous l'ai dit; mon père le sait, je vous l'ai dit aussi, et son consentement nous est assuré. Je vous offre une existence honorable et paisible dans laquelle nous envelopperons ceux que vous aimez. Cette existence, je l'affirme, vous donnera le bonheur. Pouvez-vous en dire autant de celle que vous voulez choisir?

Cette fois, l'offre était précise et formelle.

A côté de la route vers l'inconnu que venait de lui ouvrir le vote du conseil municipal, l'amour de Julien en ouvrait une autre à Ninette qu'il lui était aisé de parcourir par la pensée et où tout était douceur, repos, félicité.

Mais, cet amour qu'elle n'avait pas eu le temps d'encourager n'était pas encore assez profondément entré dans son sang et dans son cœur pour qu'elle pût l'élever à la hauteur des ambitions que tout ce qu'on lui disait depuis deux mois de son jeune talent et de son avenir avait déchaînées en elle.

Il constituait un sérieux élément de bonheur, mais non tout le bonheur qu'elle avait rêvé et souhaité.

Elle ne pouvait donc faire et ne fit pas la réponse qu'appelait Julien.

—Je ne sais ce que l'avenir me réserve, dit-elle. Mais, si je vous suis destinée, ce n'est pas le séjour de Paris qui m'empêchera d'être à vous. Nous sommes jeunes, monsieur Julien. Nous avons le temps devant nous. Laissez-le faire. Il arrange toutes choses.

Elle s'en tint à ces paroles évasives qui ne l'engageaient pas et que son amoureux pouvait interpréter à son gré. Elle eut bientôt compris qu'il en eût voulu de plus décisives. Mais, c'est justement celles-là qu'elle ne se sentait pas en état de prononcer.

Plus tard, peut être, devait-elle regretter qu'en cette circonstance où elle était encore maîtresse de choisir sa vie, son cœur n'eût pas plus complètement battu à l'unisson de celui de Julien. Mais, du moins, ne devait-elle jamais se reprocher de lui avoir résisté; car, à cette heure, elle ne l'entendait pas. Ses ambitions surexcitées parlaient plus haut que son cœur et plus haut que l'amour qui s'offrait.

Peut être aussi l'entretien en se prolongeant et en permettant à Julien de plaider plus éloquem-